

Ce livre est dédié à tous les marins de la marine marchande,
ouvriers silencieux des coulisses de la mondialisation.

*Nos remerciements chaleureux vont à Anne et Geneviève,
ouvrières silencieuses et efficaces des coulisses de ce livre.*

ROLAND DORIOL
ARNAUD DE BOISSIEU

MARINS

LETTRES DE MER,
PAROLES DE TERRE

Cet ouvrage reprend dans une libre réécriture
et avec des prénoms fictifs, certaines des lettres éditées une première fois
en anglais sous le titre « Written on the high waves »
(Catherine Berger & Roland Doriol)
par EME & Communications, sprl,
à Fernelmont (Belgique) en 2009.

© Infomer, 2014
13 Rue du Breil
CS 46305
35063 Rennes Cedex, France
www.laboutiquemarine.fr

Toute reproduction ou traduction, même partielle, de cet ouvrage,
est soumise à l'autorisation écrite de l'éditeur.





Au-delà de l'horizon

Marins astronautes, astronautes parce qu'ils tournent autour du monde sans cesse sur des milliers de navires petits ou gros, magnifiques ou sordides boîtes à rouille. Ils vont d'un continent à l'autre, de port en port, avec au fond de leur cœur cette solitude peuplée de souvenirs, de familles, de camarades, de paysages, de tempêtes ou de calmes immenses.

Les escales se suivent et, de plus en plus, se ressemblent au bout d'un wharf loin de la ville, entre des collines de charbon ou bien au milieu de travées interminables séparant des murailles de boîtes de toutes les couleurs, ces conteneurs qui ont accéléré les échanges mondiaux, plus facilement manutentionnés que le vrac de jadis.

Émotion du départ, découverte du nouveau bateau, d'un équipage différent où il faut faire son trou, se faire admettre, longs mois de navigation, bordées assez rares car les escales sont plus brèves qu'autrefois. Attente du courrier qui relance la nostalgie ou bien crée la déception car la lettre attendue est absente.

Joie du débarquement et du retour à la maison, gaieté des retrouvailles, et puis le train-train familial avec ses obligations, ses soucis, fait souhaiter secrètement un prochain embarquement.

Finalement, le marin n'est pas complètement là où il se trouve : à bord il songe à la famille, à terre il pense à l'équipage qu'il a quitté. Au milieu il y a le Foyer du Marin, un petit point de repère dans cette errance où l'imprévisible et la routine se conjuguent.

C'est cette vie que nous racontent deux prêtres au service de la Mission de la mer, dont un ancien marin, immergés dans ce milieu, en pleine humanité où ils accueillent les attentes, écoutent les inquiétudes, apaisent les souffrances, élèvent les regards en orientant les espérances au-dessus de l'horizon.



Les marins astronautes

Imaginez des hommes qui tournent, qui tournent, et tournent encore autour de la terre, pendant des mois et des mois, qui comptent leurs voyages en tours du monde. Quel est leur métier ? Facile, des astronautes. Je côtoie de tels astronautes, mais je ne suis pas à cap Kennedy, et à ceci près que ceux dont je parle ne naviguent pas à deux cent kilomètres au-dessus de nos têtes, mais au ras des flots. Ils sont marins. Enfin, marins astronautes.

Je croise des marins astronautes de toutes races et de toutes couleurs qui viennent nous apporter des produits de toutes races et de toutes couleurs : du pétrole de Russie, des produits chimiques des États-Unis, des minerais d'Australie, du charbon du Brésil, des voitures du Japon, des conteneurs de Chine... Tout cela nous arrive silencieusement, si j'ose dire. Un grand silence qui cache, pour nous servir, la grande foire internationale où des Indiens, des Chinois, des Sri Lankais, des Philippins, des Birmans et des Pakistanais deviennent marins astronautes... Chaque soir, dans nos foyers des marins, nous recevons l'Asie dans notre salon. Et l'Europe ?

De l'Est, seulement : des Russes, des Ukrainiens, des Lettons, des Lituaniens, des Croates...

Les marins astronautes sont des gens bizarres. Ils ne comptent pas comme nous. Leur unité de compte, c'est le tour du monde. Comme ils sont loin de chez eux, dans notre salon, nous essayons de leur donner chaud au cœur. Nous leur demandons : « Bientôt les vacances ? » Ils nous répondent : « Oh oui, dans un ou deux tours du monde ». Ils font quatre tours du monde avant d'aller faire la bise à Madame. Imaginez leur vie : une bise à Madame tous les quatre tours (du monde).

Et nous, les ravis des supermarchés débordants de tout, nous les ignorons superbement. Alors, pour les rendre juste un peu présents, j'aimerais taguer. Que nos cartons, nos emballages, nos voitures, nos produits soient tagués par les marins astronautes qui en prirent soin. Ce serait un cadeau pour nous, tous ces tags. Nous verrions le monde entier se bousculer chez nous. Dans notre salon, des Indiens sérieux et des Ukrainiens bruyants, des Chinois silencieux, des Polonais qui aiment la bière, des Philippins souriants, des Égyptiens hésitants, des Pakistanais hiératiques, et cent autres... Ces tags nous diraient : « Pour vous, nous avons fait silencieusement quelques tours du monde ». En quelque sorte, nous deviendrions à notre tour des astronautes dans notre salon.

J'ai rencontré un jour un capitaine russe, le capitaine Y., un jeune type dégingandé, qu'on n'aurait pas imaginé capitaine de navire. Il commandait un rafiote pourri, saisi par la justice. L'armateur*¹ ne les payait pas souvent. Et pourtant, le capitaine Y. était un homme heureux : « Les terriens ne peuvent pas comprendre. Mais moi, quand je suis à bord, je suis un homme libre ». Une bien curieuse liberté. Inaccessible à nous, terriens ? Tentons au moins de partir à leur découverte.

Chapitre II

Lettres de mer

Bangkok, le 12 avril 2009

Cher Eddieboy,

Ça fait un moment que je n'ai pas repris contact avec toi. J'ai été très content de te voir au quai Agro de Saint-Nazaire il y a trois mois. C'était vraiment une bonne surprise, même si on n'a pas eu le temps d'aller boire un verre. Comme on dit, le monde est tout petit pour un marin !

Tu te souviens qu'après notre sortie de l'école, j'ai quitté Cebu et je suis parti directement pour Manille, complètement excité par l'idée de trouver très vite un embarquement. J'ai d'abord habité chez mon oncle à Pasig City, puis je suis allé chez ma tante à Baclaran. J'ai fait les démarches pour avoir mon livret maritime et mon passeport, puis j'ai commencé mon tour des agences maritimes. Mais je n'avais pas suffisamment écouté les conseils des anciens quand ils racontaient quel calvaire c'était de trouver un navire sur lequel embarquer. Figure-toi que j'ai attendu trois ans avant de trouver un embarquement comme apprenti. J'ai même fini par prendre un travail pour gagner ma vie, tout en continuant mes recherches.

La première agence que je suis allé voir me demandait vingt mille pesos, soi-disant pour des frais d'apprentissage. Le directeur m'a dit : si tu me donnes dix mille pesos, j'accepte d'ajouter ton nom sur la liste des apprentis, sinon ta

¹ Les termes suivis d'un * sont définis dans un glossaire en fin de volume

demande ne pourra pas être prise en compte. En fait, j'ai appris par d'autres demandeurs que le directeur faisait la même promesse à tous mais que rien ne changeait une fois qu'ils avaient payé ! Pire encore : certains avaient payé depuis deux ans... Et toujours rien ! Je ne suis pas retourné à l'agence quand j'ai entendu ça. La deuxième agence ne m'a pas demandé d'argent, mais m'a fait passer un examen. Le directeur m'a dit que les résultats seraient publiés dans trois mois et que je recevrai une lettre si j'avais réussi. J'ai dû échouer car je n'ai jamais reçu de lettre.

Une autre agence m'a demandé un certificat de travail, que je n'avais évidemment pas. Des gars m'ont expliqué qu'on pouvait trouver des certificats de travail à acheter à Quiapo. J'ai répondu qu'un certificat acheté est sans valeur. Ce qui importe, c'est l'expérience !

J'ai continué mes recherches. J'étais fatigué à en crever quand je marchais d'une agence à l'autre. J'avais faim et je n'avais pas assez d'argent pour m'acheter à manger. J'ai réalisé que cela pourrait durer comme ça pendant des années. Alors j'ai décidé de trouver un travail à tout prix. Par chance, j'ai été accepté dans un supermarché de Manille. C'était l'époque de Noël et il y avait beaucoup de clients, on commençait tôt et on fermait tard. Mon travail finissait à dix heures du soir, mais avec la circulation, je n'étais chez moi que vers minuit. Et il fallait encore que je lave mon uniforme de vendeur. Il m'est même arrivé de rentrer à deux heures du matin. Un jour, j'ai rencontré par hasard Rufino, tu te souviens de lui ? Il m'a raconté qu'il travaillait comme ouvrier à Paranaque de dix-huit heures à six heures du matin. Il dormait durant la journée mais souvent, il faisait en plus la tournée des agences maritimes où il avait déposé sa candidature. J'ai eu de ses nouvelles par la suite : il était retourné à Cebu pour travailler comme apprenti mécanicien dans une boutique de Labangon, pour seulement vingt pesos par jour, ce qui lui permettait de payer le bus depuis Mandaue où il habitait. Je ne sais pas s'il a fini par trouver un embarquement.

Tu vois, même si aujourd'hui je navigue, les choses n'ont pas vraiment tourné comme je le souhaitais. J'en avais tellement rêvé, de ce « premier bateau », pendant nos études ! Mes trois années d'attente ont été les années les plus douloureuses de ma vie. À la fin, il ne me restait plus qu'un tout petit filet d'espoir. Je suis allé jusqu'à penser que ma carrière de marin était une voie sans issue. J'ai envisagé de changer de métier, de jeter à l'eau mon rêve de voir le monde, de courir après l'aventure et après les dollars.

J'ai longtemps eu un peu honte de parler de cela. Je traînais cette expérience difficile comme un fardeau. Tu sais bien qu'à bord on ne parle pas de ces choses-là ; on fait ce qu'il faut pour garder la tête haute et respirer la fierté. Mais finalement, te l'écrire dans une lettre, ce n'est pas si difficile. Donnes moi de tes nouvelles.

Amitiés à tous !

Jun

Mes compagnons de croisement

Les escales ne sont plus ce qu'elles étaient. C'est la mondialisation, ça. Prenons le *Thunderwind*², un bateau flambant neuf et bourré de sophistication, d'électronisation et autres gadgets censés rendre plus facile et plus sûre la vie des marins astronautes. Le *Thunderwind* arrive du Japon, plein à la gueule de voitures sur une douzaine d'étages, des Toyota, des Mitsubishi, des Nissan, des Subaru, et j'en passe. Après trente jours de mer, il fait six heures d'escale à Fos-sur-Mer, c'est-à-dire qu'en six heures, les marins astronautes échangent quelques centaines de Toyota et autres Mitsubishi contre quelques centaines de Citroën et autres Peugeot. Pour eux, les marins astronautes, ce ne sont que six heures de turbin, pendant lesquelles ils n'ont pas le temps de mettre pied à terre, pas le temps de téléphoner à Madame (et pourtant, c'est important, ça, le téléphone pour un marin : nous leur vendons chaque année, à ceux qui ont la chance

²

La plupart des noms de bateaux cités dans ce livre ont été modifiés

d'un temps de répit pour mettre pied à terre, onze ou douze mille cartes téléphoniques). Après quelques autres sauts de puces dans quelques autres ports européens, le *Thunderwind* repart pour le Japon, trente jours de mer encore. J'ai rencontré des marins astronautes qui n'avaient pas mis pieds à terre de trois mois complets, quand bien même ils avaient fait une douzaine d'escales.

Je ne fais pas route avec les marins. Leurs routes à eux les mènent de Pusan à Barcelone, de Genova à Montevideo, et à Fos quelquefois. Je les aperçois, je les croise, je les accueille pour un temps toujours bref, et ils repartent aussitôt. Ils sont toujours en partance. Je n'en connais presque aucun, j'en reconnais à peine quelques-uns, et quelques autres me reconnaissent, depuis la semaine passée, ou depuis quatre ans. Je n'ai pas de compagnons de route, mais seulement des compagnons de croisements. Ma route est un entrelacs de carrefours et d'intersections.

Je ne sais rien d'eux, ou si peu. Ils ne connaissent rien de moi, malgré mon accueillant sourire. Ils vont sur mer, je reste scotché à terre. Ils sont bruns, ils sont jaunes, et je suis blanc. Ils causent chinois, hindi ou espagnol, pas moi. Presque tous, nous baragouinons l'anglais de nulle part. Ils sont loin de leur famille, peut-être sont-ils surtout loin pour leur famille. Pour bosser soixante-dix heures par semaine, ils reçoivent un petit salaire aux normes internationales, pourtant gras en comparaison d'un salaire de leur pays d'origine. De leur famille, de leurs conditions de travail, de leur vie, de leurs amours, de leurs déceptions, de leurs espoirs, de leur résignation, je ne connais que ce qu'ils veulent bien partager, s'ils désirent en partager quelque chose. Nos routes ne sont point communes, et nous ne sommes pas compagnons. Nous sommes frères humains, vaste foutaise pour les uns, belle humanité pour d'autres.

Je visite et j'accueille les marins au long cours de passage dans le port de Marseille Fos. Pour ce faire, voici mon instrument de travail privilégié : une jolie petite croix, élégante, pas ostensible pour un sou, mais visible et repérable quand même. C'est surtout une croix efficace. Quand je monte l'échelle de coupée*, quand le marin de garde me demande qui je suis, il me faut lui répondre que je ne m'occupe ni du bateau, ni de son ravitaillement, ni de sa marchandise, mais seulement des marins. Comment faire passer le message, au hasard des langues ? Simple. En pointant ma jolie petite croix, langage universel et parfaitement laïc que tout marin à bord depuis plus de trois semaines comprend : la croix veut dire foyer des marins, qui dit foyer des marins dit cartes téléphoniques, et donc lien espéré avec la famille, l'amie, la femme, la fiancée. Un jour au foyer des marins, un marin juste assez éméché pour être lucide me l'a expliqué, en regardant

des marins accrochés aux téléphones du foyer : « Je ne croyais pas que c'était possible, mais maintenant je sais : tu sais ce qu'ils font ? Tu crois qu'ils téléphonent ? Non, ils font l'amour. Par téléphone. Avant, je ne le croyais pas, mais maintenant que je suis marin, je te jure que c'est possible. Regarde-les bien, ils sont en train de faire l'amour ». Ainsi donc, ma jolie petite croix ne dit pas Jésus. Elle dit l'amour, par téléphone interposé. Je suis marchand d'amour au carrefour de Fos-sur-Mer, dans toutes les langues du monde. Demain, une autre petite croix, à Melbourne, à Aqaba ou à Houston, l'invitera encore à l'amour, et je sais qu'il répondra à l'appel, avec confiance.

Une journée de visites à bord des navires ; une journée comme tant d'autres. Je monte une échelle de coupée. Mais cette fois j'ai tout oublié. Je n'ai ni mon casque orné du logo du foyer des marins, ni ma petite croix discrète et suggestive, c'est-à-dire aucun insigne indiquant ce que je viens faire à bord, et il y a du monde qui monte à bord des navires pendant les escales : des agents maritimes, des courtiers, des techniciens, des douaniers, des officiers de port, des inspecteurs, des livreurs, et même des businessmen venant faire leur marché à bord. Pourtant, à la coupée*, le marin me dit immédiatement :

- Tu es du seamen's club.

Le ton montre qu'il ne m'interroge pas. Il énonce une certitude. Je lui demande comment il l'a deviné, puisqu'aucun signe distinctif ne l'indique. Il me répond :

- Parce que tu souris.

Juste un sourire, minuscule et dérisoire dans un petit coin de son tour du monde. Je n'ai guère autre chose à offrir aux marins en escale à Marseille. Une goutte d'eau dans la mer, c'est le cas de le dire. Mais ma mission dérisoire prend d'un coup des dimensions. Si ce marin inconnu m'a reconnu, sans hésitation possible, à un simple sourire, c'est que mon sourire lui rappelle celui d'un autre visiteur de navire, à Kobe, ou à Durban, à Montevideo ou à Montréal... Dans quelques centaines de ports du monde, des hommes et des femmes de bonne volonté ou des prêtres, tous de bon sourire, font les mêmes visites, aux mêmes marins. Et notre mission dérisoire devient d'un coup universelle. Que nos réseaux s'appellent Flying Angel pour les églises anglicanes, Stella Maris pour les églises catholiques, Seamen's Mission pour les églises luthériennes, peu importe. Nous sommes unis dans un seul but : offrir juste un minuscule sourire aux marins en escale.

Lettres de mer

Saint-Nazaire, le 13 juin 2009.

Bien cher Jun,

Merci de ton message du mois d'avril ! De retour à Saint-Nazaire, je t'écris en repensant à notre dernière rencontre ici. Je t'envoie la photo que les copains de la machine ont prise pendant le nettoyage du collecteur de balayage des turbosoufflantes. Tu verras que je souris : je n'ai pas le mal du pays, ni le mal d'amour ! J'ai appris à aimer mon métier. Mais c'est vraiment dur. Quand je regarde ma tête dans la glace après avoir nettoyé la chemise du piston à la brosse métallique, je vois un noir, baignant dans l'huile comme un bouchon gras. « Bouchon gras » : c'est comme ça que la plupart des marins du pont appellent les gars de la machine.

Les heures d'escale sont remplies de boulot : machine, piston, injecteurs, pompes et visites de carter du moteur. Aujourd'hui, journée rude. On vient juste de sortir le piston numéro cinq du moteur principal. Travail commencé à dix-huit heures et terminé à minuit, sans pause. On avait besoin du moteur pour un changement de quai.

Il m'arrive de chanter à tue-tête à l'intérieur du carter du moteur principal. Ça maintient en forme et ça donne le moral. Et les gens croient qu'on s'amuse ! Je me souviens d'un gars au pays qui m'a demandé : « Ah,

